

## Croisette hivernale

Marcel Jean

---

Number 54, Spring 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22800ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

24/30 I/S

### ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Jean, M. (1991). Croisette hivernale. *24 images*, (54), 88–88.

## CROISSETTE HIVERNALE

par Marcel Jean

T enues du 14 au 19 décembre dernier, les 3<sup>es</sup> Rencontres cinématographiques de Cannes présentaient quatorze longs métrages et une trentaine de courts métrages en compétition officielle. La plupart des longs métrages présentés avaient été vus en d'autres occasions. C'était le cas, par exemple, de *Princes in Exile* de Giles Walker (Canada) et de *Journal à mon père, à ma mère* de Marta Meszaros

(Hongrie), deux films projetés en compétition au plus récent Festival des films du monde.

Parmi les quelques films présentés en primeur, deux titres attiraient l'attention: *L'autre*, premier long métrage de l'acteur Bernard Giraudeau, et *Transit*, le plus récent film de l'excellent René Allio (*La vieille dame indigne*, *Rude journée pour la reine*, *Le matelot 512*, etc.). Les deux films, à des degrés

divers, ont déçu.

Adapté d'un roman d'Andrée Chedid (l'auteur du *Sixième jour*, que réalisa Youssef Chahine), *L'autre* est une sorte d'hymne à la vie, un récit imprégné d'humanisme mystique. La trame est simple, sèche comme le désert, précise comme la ligne d'horizon: un vieillard, qui a vu disparaître un jeune homme lors d'un tremblement de terre, est convaincu que celui-ci est toujours vivant et tente de convaincre les secouristes de le chercher, là, sous les décombres.

Peu imaginative, la mise en scène s'en remet au jeu de Francisco Rabal (le vieillard), dont la performance, pour admirable qu'elle soit, n'en demeure pas moins un peu lourde, engoncée dans une théâtralité que Giraudeau ne sait pas exploiter. C'est d'ailleurs l'absence d'un projet cinématographique cohérent qui frappe le plus dans ce film très long qui ressemble à un faux bon sujet.

Chez René Allio, la situation est tout autre. *Transit*, en effet, repose sur un sujet riche, dense, où de nombreux thèmes s'entrecroisent pour former un tissu aux sens multiples. L'histoire se déroule à Marseille (ville fétiche du réalisateur), en 1941, et met en scène des exilés allemands fuyant le nazisme. L'un d'eux est un jeune homme qui, profitant de l'identité d'un compatriote écrivain qui s'est suicidé à Paris, pourrait obtenir un visa pour le Mexique. Or, notre homme n'a qu'une seule envie: rester. Il se trouve donc dans une situation paradoxale, car les exilés allemands n'ont le droit de

rester à Marseille que s'ils sont en mesure de prouver qu'ils font toutes les démarches possibles pour partir outre-mer. Pour rester il faut vouloir partir, et si l'on veut seulement rester on nous force à partir. Situation absurde qui force le jeune homme à obtenir visa, permis de transit, ticket de bateau, etc. Situation absurde qui se complique lorsqu'apparaît une belle jeune femme qui se morfond d'attendre l'homme qu'elle a quitté à Paris et qui est, justement, l'écrivain suicidé dont le jeune homme a usurpé l'identité.

On voit donc se profiler quantité de grands thèmes autour de cette histoire: l'exil, l'errance, la perte d'identité, la culpabilité, l'amour impossible, l'absurdité du monde, etc. Étrangement, on est face à un drôle de métissage entre l'Antonioni de *Profession: reporter* et l'absurdité kafkaïenne. Le tout serait passionnant si ce n'était de la trop grande complexité des événements qui alourdit le récit au point de le rendre mécanique pendant de longs moments. À cause de cela, *Transit* est précisément ce genre de film qui, s'il durait quatre heures, donnerait l'impression d'être plus court que dans sa version de deux heures.

À la sortie de la salle, certains collègues parlaient de l'existence d'une version longue de ce film, produite pour la télévision. Souhaitons qu'il ne s'agisse pas d'une rumeur et que nous pourrions la voir un jour. Il y aura beaucoup à en dire. ■



Sebastien Koch et Magali Leris dans *Transit* de René Allio